

## **Qu'est-ce que l'Anthroposophie?**

*Une conférence publique de Rudolf Steiner non encore publiée (\*)*

*Comme ce fut le cas dans plusieurs numéros déjà, nous publions de nouveau une **conférence de Rudolf Steiner, non encore publiée jusqu'à présent**, tirée des archives des Éditions Perseus. Ces idées développées par Steiner devant un public de jeunes universitaires sont particulièrement propres à jeter précisément une lumière sur la relation dans laquelle l'anthroposophie se situe par rapport à la science. Steiner montre que l'anthroposophie ne veut être rien d'autre qu'un complément conséquent des sciences de la nature et qu'à l'aide des mêmes méthodes de recherche rigoureuses qu'on y fait prévaloir, elle se livre à des investigations du suprasensible.*

*Des opposants de l'anthroposophie, qu'il faut prendre au sérieux, tentent aujourd'hui de lui dénier par principe le caractère d'une science, tandis qu'ils la laissent en même temps et absolument prévaloir de plus en plus comme une conception du monde alternative, de nature mystico-subjective [genre New-Age, ndt]. L'influence de cette opposition "oui & non" - oui à une Anthroposophie en tant que conception du monde mystique et subjective, non par principe, en tant que science - s'étend malheureusement jusqu'à pénétrer sur ces entrefaites les plus hautes élites de la Société Anthroposophique, ce sur quoi nous reviendrons en détail dans le prochain numéro de décembre.*

*Le texte de base qui a servi à la publication de cette conférence est un document de notes typographiées de 50 pages qui semble avoir été composé à partir d'un sténogramme très précis ; c'est la raison pour laquelle le texte reproduit fidèlement le style de la conférence. La publication est intégrale et non modifiée. Au milieu des exposés, il y avait une pause. La conférence s'était achevée par une confrontation en partie très vive sur son contenu. La première partie (jusqu'à la pause) paraît dans ce numéro, la seconde paraîtra dans le suivant et la discussion finale sera publiée dans un de nos prochains numéros.*

*La Rédaction de Der Europäer (Thomas Meyer)*

**(\*) Conférence tenue le 11 mai 1922, dans la salle Feurich, à Leipzig sous le titre “Agnosticisme dans la science et l'anthroposophie”.**

### **Première partie**

Très honorables amis!

Accordez-moi la liberté tout d'abord d'exprimer ici mes remerciements les plus chaleureux à l'*Alliance pour le travail universitaire anthroposophique*, de m'avoir donné l'occasion d'évoquer, dans une conférence ayant vocation d'informer, la relation entre certains traits distinctifs scientifiques actuels et l'Anthroposophie. Je dois en outre vous adresser la prière, de bien vouloir tenir compte aujourd'hui justement, du fait que dans une première conférence d'information, une difficulté se présente, puisqu'en effet, il va de soi que beaucoup de ce qui serait à dire précisément sur un sujet aussi vaste, ne peut être qu'ébauché ici et que, pour cette raison même, on ne peut nécessairement donner que des impulsions qui auront besoin d'autres développements ultérieurs, et qu'on devra donc abandonner maintes questions qui naturellement ne manqueront pas de s'amonceler.

Précisément aussi certaines difficultés se présentent sur le thème d'aujourd'hui, eu égard à ce qui se rapporte aux faits. La première consiste en effet dans le fait qu'aujourd'hui, au sein des

plus vastes milieux, justement, lorsqu'on veut parler du thème de la relation de la science à l'anthroposophie, un préjugé surgit aussitôt, à maint égard effectivement très largement répandu, selon lequel l'Anthroposophie, qu'on a dans l'esprit ici, voudrait se placer en quelque opposition que ce soit à la science, telle que celle-ci s'est développée jusqu'à présent dans l'histoire de l'humanité au long de ces derniers siècles et telle qu'elle a atteint effectivement son apogée au dernier tiers du 19<sup>ème</sup> siècle, au moins en ce qui concerne sa manière de penser et sa méthodologie. Mais cela n'est absolument et vraiment pas du tout le cas qu'une telle opposition se présente, car l'anthroposophie qu'on a dans l'esprit ici, s'efforce justement de mettre en valeur les meilleurs fondements essentiels du vouloir scientifique des temps modernes et elle s'évertue à faire valoir ce qu'on doit présumer de la perception humaine immédiate, de la disposition humaine à l'esprit scientifique, pour faire prévaloir au sens le plus élevé la reconnaissance de la science en usage afin d'en parachever le contenu.

Car au sujet de ce développement à poursuivre, on découvre justement qu'à partir des fondations assurées par la forme scientifique du penser, pourvu qu'on la comprenne correctement et qu'on ne suive pas simplement sa logique, mais qu'on s'attache à ses conséquences vivantes, on tombe alors sur un chemin qui mène vers ces domaines suprasensibles de l'existence universelle, avec lesquels l'entité humaine doit se sentir reliée, précisément dans ses fondements éternels, si bien qu'au travers d'une certaine relation, simplement par la continuation des principes en vigueur dans la science, on doit trouver par l'Anthroposophie l'accès aux domaines suprasensibles.

Naturellement, si je dois m'exprimer dans votre cercle sur la relation entre l'anthroposophie et la science, j'aurai à m'exprimer de façon à ce que, pour ainsi dire, vous ne sortiez pas de ce que vous êtes habitués à connaître, en tant que conscience scientifique et façon de penser en oeuvre dans la science. Mais je n'aurai effectivement pas à m'exprimer en quelque sorte sur la stabilité de l'édifice scientifique du présent, comme j'aurai à présumer que parmi vous, honorables condisciples, qui appartenez aux domaines les plus variés de la science, je ne pourrai naturellement pas aller au devant de vos exigences particulières et que beaucoup de choses, dont on peut dire pourtant qu'on ne les conçoit pas ici de façon abstraite, doivent se mouvoir à des hauteurs en ayant l'air d'abstractions, si bien qu'éventuellement de ce que j'aurai à dire pour les domaines isolés, chacun en particulier n'aura qu'à en tirer ses propres conséquences.

Agnosticisme est effectivement un mot qui est aujourd'hui moins souvent exprimé, mais qui caractérise quelque chose qui dépend absolument des fondements de notre forme du penser scientifique. C'est en effet cet agnosticisme, dirais-je, comme légitimant la façon scientifique de penser, ou pour mieux dire, la forme philosophique du penser, qui a été fondé par des personnalités comme Herbert Spenser. C'est aussi par lui que ce terme a été de préférence employé, et si nous voulons chercher - dirais-je - la définition de l'agnosticisme, alors nous devons aller la chercher chez lui.

Mais en tant que fondement, en tant que tonalité fondamentale de la pensée scientifique, il existe bel et bien cet agnosticisme dans les domaines cognitifs les plus variés du temps présent. Si l'on doit d'abord dire de manière totalement abstraite ce qu'on entend par agnosticisme, alors on peut dire à peu près ce qui suit : on légitime les méthodes scientifiques, qui se sont façonnées dans leur certitude au siècle dernier, on pratique avec elles une science conforme aux faits, comme nous devons l'exercer aujourd'hui effectivement dans certains domaines, par l'observation, par l'expérience, et par ce qui est aussi bien élaboration d'expérience qu'observation, considéré du point de vue des idées.

En exerçant une science de cette manière - et je fais bien observer qu'elle est absolument justifiée aujourd'hui pour certains domaines - en exerçant une science de cette manière, on en arrive à se dire: certes, par ces sciences on parvient à beaucoup de choses touchant à la connaissance de l'ensemble des lois reposant au fondement de l'univers. On s'efforce ensuite aussi d'étendre à l'être humain lui-même ce qui a été incorporé de cette manière comme lois générales, pour acquérir ainsi ce que désire finalement posséder chacun en connaissance, s'il porte une pensée saine en lui, à savoir une représentation de la situation de l'être humain au sein de la totalité de l'univers, de la vocation de l'homme dans l'univers.

Mais ensuite, si l'on exerce l'activité scientifique directement de cette façon, on en vient simplement au cours de son déroulement même à se dire: oui, en effet, on découvre cet ensemble de lois, mais cet ensemble ne se réfère véritablement qu'à la récapitulation des phénomènes extérieurs, tels qu'ils sont donnés aux sens, ou bien tels qu'éventuellement, lorsqu'ils ne sont pas donnés aux sens, ils peuvent être inférés sur la base du matériel qui résulte de l'observation sensible. Mais, ce que l'on apprend de cette façon sur la nature et sur l'être humain, on ne peut jamais l'étendre à ces domaines, qui ont été considérés sous des formes anciennes de la connaissance humaine, comme les fondements suprasensibles de l'univers, avec lesquels son essence la plus profonde, et donc également celle de l'être humain, son entité éternelle, si vous m'autorisez à l'appeler ainsi, doit pourtant bien se trouver dans un certain rapport.

On en vient donc, directement par la manière scientifique de considérer les choses, à reconnaître ce qui est scientifiquement inconnaissable, on parvient à certaines limites de l'investigation scientifique, on en vient tout au plus à se dire, l'âme humaine, l'essence spirituelle intérieure de l'être humain, doit être en rapport avec quelque chose qui ne se laisse pas atteindre par cette science seule. Ce qui est donc ainsi en rapport avec cette essence, n'est tout simplement pas à rechercher par la science, cela appartient au domaine de l'inconnaissable. On ne se trouve plus devant le gnosticisme, mais devant l'agnosticisme, et avec cela la vie spirituelle actuelle, justement à cause de son esprit scientifique, s'est mise dans une certaine opposition, dirons-nous, par rapport à ce qui existait encore environ à l'époque où les sentiments cognitifs et le gnosticisme ont été appelés Gnose.

À présent, ce qui est ici défendu comme Anthroposophie, n'est absolument pas, comme beaucoup le croient, un réchauffage de l'ancienne Gnose - qui ne peut plus ressusciter, qui était née de la forme du penser de son époque, de la totalité de la science de son temps, si je peux l'appeler ainsi. Nous nous trouvons aujourd'hui dans une époque qui, après le passage de grandes personnalités humaines et leurs apports, après Copernic, après Galilée - et même si je n'en cite pas beaucoup d'autres -, nous nous trouvons donc à une époque dans laquelle, si nous voulons fonder une science de manière suprasensible, nous avons à tenir compte de ce qui a été amené par de tels esprits, tels que ceux cités et leurs semblables, dans l'évolution de l'humanité; et en exprimant tout simplement cela, on déclare implicitement qu'il est impossible de se placer dans la manière de voir de la Gnose, qui n'avait naturellement rien de la science moderne, et donc de se placer dans le point de vue de la Gnose. Mais on doit encore faire allusion au fait que ce point de vue gnostique était justement, à certains égards, le contraire de ce qui apparaît aujourd'hui comme la note fondamentale de l'esprit scientifique, que cette manière de voir gnostique était celle qui est parfaitement possible à l'homme, lorsqu'il se sert de son intériorité, lorsqu'il fait usage des forces de connaissances qui ne sont pas utilisées dans la vie ordinaire, pour s'élever et pénétrer les domaines suprasensibles et y trouver ce qui n'est pas religion, en vérité, mais qui peut être aussi une base de connaissance de la vie religieuse.

Eh bien, mes honorables amis ici présents, nous parviendrons le plus facilement à une bonne intelligence sur ce que j'ai à dire aujourd'hui, dans cette conférence d'information, si je vous rappelle tout d'abord ce qui est universellement connu, mais qui peut renvoyer à cette mutation que le processus cognitif a traversée au cours de l'évolution de l'humanité.

Vous savez tous en effet quelle transformation, simplement relative à la vie scientifique extérieure, la philosophie a traversée. La philosophie englobe à vrai dire aujourd'hui encore, toute l'étendue de ce qu'était la connaissance scientifique. La philosophie était simplement, en tant qu'activité humaine, quelque chose sur quoi son nom renvoie déjà avec un certain droit, la philosophie était quelque chose qui s'épanchait uniquement de l'intellect humain, qui ne s'écoulait pas non plus de l'observation et de l'expérience, quoique la philosophie s'étendît sur les résultats auxquels l'intellect, l'observation, et aussi l'expérience primitive pouvaient arriver, la philosophie s'était réellement quelque chose qui provenait à un degré bien plus élevé que notre science actuelle - et de nouveau de manière parfaitement justifiée - quelque chose qui provenait à un degré bien plus élevé de la totalité de l'être humain. La philosophie entra dans le monde à partir d'une certaine relation avec le cœur et le sentiment de l'homme, et l'on ne doutait pas, à l'époque qui a donné à la philosophie son nom, que l'être humain pût parvenir à une certaine objectivité dans la connaissance, alors qu'il ne recherchait pas ses connaissances uniquement à partir de l'expérience, de l'observation et de l'intellect, mais qu'il se servait d'autres forces - forces, qui sont à désigner avec les mêmes mots, par lesquels nous pouvons caractériser par "l'amour" de quelque chose - lorsqu'il se servait de ces forces-là, de ces forces de l'amour.

Et la philosophie englobe effectivement aussi à l'époque grecque tout ce qu'aujourd'hui nous embrassons dans la connaissance de la nature. De l'aspiration philosophique s'est pourtant développé au cours des siècles ce que nous avons aujourd'hui comme connaissances de la nature. Mais cette connaissance de la nature, elle a traversé une mutation inouïe dans les Temps modernes, un changement qui a d'abord fait d'elle une base fondamentale pour la pratique de vie dans le domaine de la technique, cette technique que nous avons aujourd'hui en face de nous dans notre vie.

Car celui qui laisse errer son regard sur la vie scientifique du temps présent, doit pourtant se dire que ce qu'a produit particulièrement de grand la science de ces temps derniers, c'est ce qui a pu à présent aussi jeter les bases de la vie pratique dans la technique. Notre science est finalement devenue ce qu'exprime une parole de Kant - je cite volontiers Kant lorsqu'il a exprimé quelque chose, que j'apprécie aussi, bien que je confesse absolument partout que je suis un opposant de Kant dans beaucoup de domaines - ce que Kant a voulu signifier donc, en disant que dans la science on ne trouve qu'autant de connaissance véritable qu'il y a de mathématiques en son sein. Je voudrais dire que dans la pratique scientifique, pour préciser, dans la pratique des sciences naturelles, on admet cela de plus en plus.

Nous exerçons aujourd'hui les sciences naturelles en étant conscients que nous relions quelque chose que nous reconnaissons dans l'espace et le temps au moyen de l'observation et par l'expérience, avec ce que les mathématiques nous laissent discerner au moyen d'une pure perception intuitive intérieure, et c'est justement par ce moyen que nous nous sentons dans la certitude scientifique, que nous sommes en état pour ainsi dire d'unir intimement quelque chose comme les mathématiques, qui sont à ce point connaissances, intérieures, expériences intérieures humaines, avec ce que l'observation et l'expérience nous donnent. Par le fait que nous embrassons par la certitude mathématique, qui nous est donnée au sein de notre pure vie intérieure, ce qui nous vient de l'extérieur, nous sentons que nous nous trouvons dans une

connexion avec cet extérieur au sein du processus cognitif, cela nous suffit donc pour ressentir un certitude scientifique.

Et ainsi avons-nous de plus en plus réussi, en partant directement des hypothèses de sciences naturelles, à y voir l'exactitude des méthodes scientifiques, au point que nous justifions ce que nous faisons dans notre travail scientifique par les mathématiques.

Pourquoi faisons-nous cela? Pourquoi nous faisons cela, eh bien, cela repose à proprement parler, mes Très honorables amis, mes chers condisciples, cela repose à vrai dire dans ce que je viens tout juste de dire, à savoir qu'en nous livrant aux mathématiques, nous avons purement et simplement constater la vérité de notre propre expérience de vie de l'âme, que nous restons totalement en nous-mêmes, dans notre vie intérieure.

Je crois que ceux qui se sont livrés tout spécialement aux études de mathématiques, me donneront raison si j'affirme ceci: eu égard à la vie intérieure, l'exercice des mathématiques, s'adonner aux mathématiques, est une des activités qui peut donner beaucoup plus de satisfactions, beaucoup plus que tout autre activité à laquelle je pourrais me livrer, à partir de mes facultés intérieures et mes prédispositions, par pure enthousiasme, dirais-je, une activité qui peut donc me donner beaucoup plus de satisfactions que tout autres connaissances du monde extérieur, simplement pour la raison que nous nous sentons immédiatement reliés pas à pas avec ce qu'on obtient en résultats scientifiques, et que l'on est ensuite en état de relier ce qui vient de l'extérieur avec ce que l'on connaît de la totalité de l'édifice, l'édifice entier que l'on a soi-même bâti, ainsi se ressent-on justement au sein de ce qui surgit finalement de l'union intime des données extérieures d'avec le travail mathématique au sein des méthodes scientifiques, si bien que l'on sent que l'on peut ainsi prendre pied sur une base sûre. C'est pourquoi, parce que notre science nous a accordé la liberté de relier l'extérieur avec ce qui est vécu intérieurement dans les mathématiques, c'est la raison pour laquelle nous reconnaissons ces méthodes scientifiques dans la mesure où, au sens de Kant, il y a des mathématiques dedans.

Eh bien, Très honorables amis, avec cela le chemin est en même temps ouvert pour une conception toute particulière de la vision scientifique du monde et cette conception de la façon de voir le monde, elle est justement suivie dans toutes ses conséquences par l'investigation anthroposophique. Car qu'est-ce qui repose déjà à la base d'une telle conception de notre cognition scientifique, à laquelle nous sommes parvenus? Il s'y trouve la reconnaissance du fait que nous voulons perfectionner notre pensée, et, en la cultivant intérieurement, parvenir à une certitude, et puis ensuite l'employer pour suivre les phénomènes extérieurs et les faits extérieurs conformément à leurs lois.

Eh bien ce principe, l'Anthroposophie le suit dans le domaine où elle est appropriée à le faire, en se livrant à ce que je voudrais appeler le pur phénoménisme relativement à un certain domaine des sciences naturelles extérieures, qui se rapporte à la mécanique, la physique, la chimie, ce qui touche à tout ce qui ne pénètre pas d'abord jusqu'au vivant. Au sens le plus extrême, nous nous en tenons avec ce phénoménisme aux domaines qui reposent sur l'absence de vie, mais nous verrons aussitôt dans quelle mesure il doit être complété par quelque chose d'essentiellement différent.

Il faut dire que l'on en vient peu à peu, en rendant justement présent à l'esprit la relation mathématique avec le monde extérieur, on en vient peu à peu à se dire que le penser ne peut

avoir qu'un caractère auxiliaire, surtout en premier lieu pour les sciences inorganiques, et que nous ne sommes jamais en droit d'apporter nous-mêmes quelque chose dans le monde à partir de nos idées, si nous voulons avoir une science pure. Mais cela conduit à ce qu'on peut appeler phénoménisme, qu'à sa façon - et même s'il peut être souvent critiqué à ce sujet dans les détails - qu'à sa façon, Goethe a suivi le plus purement.

Qu'est-ce que ce phénoménisme? Il consiste à ce que l'on comprenne purement les phénomènes, peu importe que ce soit par l'observation ou l'expérience, tels qu'ils résultent en tombant sous les sens et à ce que l'on utilise le penser uniquement pour considérer les phénomènes dans une certaine interdépendance, à les ranger les uns à côté des autres et parvenir ainsi à ce que les phénomènes eux-mêmes s'éclaircissent.

Mais pour cela, on exclut d'abord de la science naturelle pure tout ce qui se conçoit comme des hypothèses, et qui n'est pas simplement constructions auxiliaires, mais qui interprète des hypothèses, comme si elles pouvaient donner quelque connaissance sur le réel. Si on en reste au pur phénoménisme. On est bien sûr en droit d'admettre ce que les gens établissent avec cela de l'observation ou de l'expérience elle-même, telle une structure atomique par exemple, que ce soit dans le monde matériel ou dans le monde des forces, mais on ne laisse prévaloir cette tendance à la structure atomique que dans la mesure où l'on peut la suivre à la manière d'un phénomène, où l'on peut la décrire comme un phénomène.

La conception scientifique qui construit une atomistique n'observe pas ce principe; elle constate effectivement derrière les phénomènes que l'on peut suivre par les sens, que le phénomène ne peut plus dès lors lui-même être concrètement suivi dans le monde, par exemple dans l'instant où l'on ne suit plus le monde des couleurs, qui est étalé devant nous, où l'on ne range plus le phénomène chromatique lui-même par rapport à un autre phénomène chromatique, pour parvenir ainsi à une relation d'interdépendance inhérente à la chromatique, conformément à une loi propre à la chromatique, et quand du phénomène on passe à quelque chose qui lui serait sous-jacent, qui ne peut même pas être quelque chose comme une simple construction auxiliaire, mais qui est censé établir le réel, lorsque pour cela on fait un saut [rupture épistémologique, *ndt*] pour admettre des mouvements oscillatoires ou autres choses semblables dans l'éther, alors on étend le penser au-dessus du phénomène et, pour ainsi dire, on traverse le tapis des sens à partir d'une certaine paresse du penser et que l'on statue derrière le tapis des sens des sortes d'atomes tourbillonnants ou choses semblables, ce pour quoi il ne se présente plus dès lors d'occasion pour un penser qui, se comprenant lui-même, ne veut servir qu'à la mise en ordre des phénomènes les uns à côté des autres, pour saisir l'interdépendance immanente de ceux-ci conformément à leurs lois, car il ne peut plus signifier quoi que ce soit vis-à-vis du monde sensible extérieur en rapport avec ce qui trouverait derrière le monde des sens.

L'anthroposophie tire donc les dernières conséquences vers lesquelles on tend dans les sciences naturelles modernes. Nous sommes parvenus ces derniers temps dans les sciences naturelles dans une haute mesure à un perfectionnement de ce phénoménisme, encore peu admis, mais utilisé dans la pratique, en ne se souciant simplement pas des mondes atomiques hypothétiques et en restant à l'intérieur du phénomène.

Mais cela entraîne effectivement une conséquence tout à fait précise, quand on reste à l'intérieur du phénomène, cela a pour conséquence qu'on doit nécessairement en venir à l'agnosticisme; à savoir que, mes honorables amis ici présents, de la manière dont par le penser on range simplement les phénomènes les uns par rapport aux autres, on met de l'ordre dans les phénomènes, on n'en vient jamais avec cet ordre, avec cette suite de lois conformes, à l'être

humain lui-même, et c'est là la chose singulière que l'on doit simplement et ouvertement admettre: on ne peut pas, si l'on tire à bon droit les conséquences ultimes de la science naturelle moderne, si l'on va jusqu'au phénoménisme pur, si l'on n'échafaude pas d'hypothèses conceptuelles injustifiées derrière le tapis du monde sensible, on ne plus parvenir à rien d'autre qu'à l'agnosticisme. Cet agnosticisme est cependant pour la connaissance quelque chose de tout autre que ce qu'attend à proprement parler l'humanité de la connaissance au sein de son parcours évolutif, au sein de son histoire, quelque chose de tout autre que ce qu'elle a recherché par la connaissance.

Je ne voudrais pas vous amener sur-le-champ — quoique j'y ferai allusion par la suite — mais je ne voudrais pas vous amener tout de suite aux domaines suprasensibles éloignés, mais je voudrais renvoyer à quelque chose qui doit montrer comment la connaissance, par exemple dans les temps anciens, justement, était tout de même conçue comme quelque chose de tout différent de ce dont, aujourd'hui, nous retirons une connaissance, précisément lorsque nous poursuivons consciencieusement nos investigations sur des bases scientifiques, ce qui peut advenir aujourd'hui en connaissance, et dans ces conditions, je suis autorisé à vous renvoyer de nouveau à cette époque grecque, durant laquelle toutes les sciences étaient encore réunies au sein de la philosophie, alors je peux donner à entendre qu'effectivement chacun d'entre nous aura probablement une profonde vénération pour ce qui vit dans les arts grecs, dirons-nous, et, pour faire ressortir en particulier ce qui vivait dans la tragédie grecque, l'un de ces arts. Pour ce qui est de la chose la plus importante de la tragédie grecque, on a parlé de sa composante essentielle, de la catharsis, de la crise qui s'y trouve, comme d'un élément décisif qui vit dans cette tragédie. Et un problème important, qui est en même temps une question pouvant nous mener au cœur essentiel du processus cognitif, se pose lorsque, justement, nous voulons nous relier à ce que le Grec a vécu peut-être dans la tragédie.

Si on définit de manière abstraite ce qu'est la catharsis, alors on dit effectivement en se rattachant à Aristote, que la tragédie doit éveiller chez le spectateur l'effroi et la compassion, afin qu'à partir de telles passions ou autres analogues surgissant dans l'âme humaine, celle-ci soit purifiée par ce type d'emportement. Eh bien, de tout ce qui se présente dans la tragédie grecque, on voit bien - et je ne peux que le rapporter simplement ici, mais les preuves peuvent en être absolument fournies par la science ordinaire - on voit bien que par tout ce qui se présente dans la tragédie grecque, que l'activité du penser sur cette catharsis, sur cette crise amenée par l'art, était très étroitement liée dans le caractère grec avec la pensée médicale. Ce qui était présent dans l'âme humaine par l'effet de la tragédie, on se le représentait, on se le figurait seulement comme un processus de guérison de quelque chose de pathologique existant dans l'homme et relevé par la mise en scène. À partir de cette conception de l'élément artistique, on peut donc voir le processus de guérison et, au-delà, la façon dont le Grec a conçu la thérapie. Il l'a conçue en présumant que pathologiquement, il se forme quelque chose de malsain dans l'organisme; contre ce qui se forme en lui - je dois naturellement parler tout à fait abstraitement dans une conférence d'information comme celle-ci - , contre ce qui se forme là, l'organisme se met à lutter pour la raison que cela s'est formé. L'organisme humain surmonte un processus malsain en lui, en l'emportant sur les désintégrations du processus maléfique. C'est ainsi que l'on se représentait les choses dans les domaines pathologiques et thérapeutiques. On pensait tout aussi rigoureusement, sinon en le rehaussant à un niveau plus élevé, pour ce qui concerne le processus artistique. On se figurait simplement que ce que faisait la tragédie était une sorte de processus de guérison pour l'âme. Disons que, comme dans

le cas du rhume (catarrhe), les résidus de la maladie se retirent de l'organisme, l'âme devait développer l'effroi et la compassion en elle par le spectacle de la tragédie, pour engager ensuite le combat contre ces produits d'élimination et subir l'oppression d'un processus de restauration de la santé.

Il faut dire que l'on ne comprend l'élément fondamental de cette façon de penser que si l'on sait qu'existait déjà dans l'hellénisme, dans certaines tendances de cet hellénisme sain, une manière de voir, selon laquelle, à proprement parler ce que l'homme développait touchant à la vie de son âme, lorsqu'il s'abandonnait simplement à sa nature, menait toujours à une sorte de maladie, et que la vie spirituelle dans l'homme devait être un processus constant de restauration de la santé.

Ce que l'hellénisme connaît plus intimement sous ce rapport, il convient de le dire sans hésiter un instant: le Grec se représentait aussi sa vie spirituelle supérieure dont il se disait que c'était un remède contre la tendance constante de la vie de l'âme à dépérir, une façon d'aller au devant de la mort; de revivifier la vie de l'âme dans la direction de sa nature, voilà ce qu'était la vie spirituelle pour les Grecs. Le Grec ne voyait donc pas une connaissance abstraite dans sa science — il voyait dans sa science ce qui stimulait en lui un processus de guérison, et cela était aussi la façon particulière — dirais-je — qui était alors pensée sous une autre coloration, disons dans les conceptions du monde qui s'appuyaient plutôt sur le Judaïsme: la chute, le péché originel.

Les Grecs avaient aussi cette vision — seulement d'une autre façon, à savoir que l'âme humaine a besoin de se laisser aller dans la vie à un processus constant de restauration de la santé. Il en était principalement ainsi au sein de cette vie spirituelle grecque que l'être humain en aucun cas ne juxtaposait les activités auxquelles ils s'adonnait et les façons de penser qu'il choyait. Elles confluaient plutôt chez lui, et pour lui l'art de guérir était justement un art — tout bonnement et exactement un art, qui restait dans la nature, et le Grec, cet homme éminemment prédisposé à l'art, considérait justement ce dernier comme quelque chose qui n'est pas de quelque manière profané, ou bien encore ravalé à un domaine inférieur, si on le compare avec ce qui existait en tant que processus de restauration de l'état de santé au sein de l'entité humaine.

Et nous voyons ainsi comment, de fait, la connaissance dans ces temps plus anciens n'était pas séparée de ce qui reposait dans la nature humaine entière, avec ce qui englobait toute l'activité humaine. Ainsi, comme la philosophie englobe la connaissance de la nature, la vie artistique englobait aussi ce qui devait à présent résulter de la science, en étant développé de plus en plus loin. Et dans la vie religieuse, on voyait en fin de compte justement la récapitulation du grand processus de guérison de l'humanité, si bien qu'en concevant la connaissance dans un style ancien, nous devons effectivement dire: en ce temps là, la connaissance est conçue comme quelque chose qui émane de l'être humain entier. Le penser existait déjà, mais l'évolution de l'humanité ne pouvait justement pas en rester à cette phase de la connaissance, mais qu'est-ce qui était donc indispensablement combiné à cette phase d'évolution de la connaissance? On le voit tout à fait clairement, mes Très honorables amis, si, armés de l'esprit scientifique actuel, on se plonge - dirais-je - dans n'importe quelle oeuvre, qui passait pour de la science à l'époque, et que par exemple dans le domaine des sciences de la nature — disons, au 13<sup>ème</sup> et 14<sup>ème</sup> siècles — celui qui veut comprendre une oeuvre de ce genre, ne doit pas seulement d'abord se familiariser avec la terminologie d'alors, mais il doit s'immerger dans la totalité de l'esprit d'alors.



Je n'hésite pas à dire que, si l'on est pénétré par l'esprit scientifique d'aujourd'hui et si l'on n'a pas fait d'abord des études historiques intimes et probes, on doit nécessairement mal comprendre une oeuvre des sciences naturelles d'une époque comme celle du 13<sup>ème</sup> et du 14<sup>ème</sup> siècles, pour la simple raison qu'à cette époque même — et plus nous reculons dans l'histoire de l'évolution humaine, plus c'est le cas — parce que dans l'époque d'alors, l'être humain amenait dans le monde extérieur, non seulement les mathématiques, mais toute une foule d'expériences intérieures, dans lesquelles ils croyait autant que nous croyons dans nos mathématiques.

Nous nous adressons aujourd'hui tout autrement à la nature, quand nous parlons de Sulfure, de Phosphore ou de sel. Lorsque nous employons les concepts d'aujourd'hui, nous n'approchons pas le moins du monde du sens de ce qui existait autrefois dans un livre qui était pourtant rédigé scientifiquement, et certes pour la raison qu'en ce temps-là justement, on apportait dans les résultats de l'observation du monde extérieur plus que des mathématiques, ou bien des choses analogues aux mathématiques. L'être humain mettait une plénitude de vie intérieure — un vécu qualitatif, pas simplement quantitatif — dans ce qu'il éprouvait au sein du monde extérieur, et tout comme nous exprimons, disons, un résultat de sciences naturelles par une formule mathématique, ou avec une formule mathématique, tout comme nous relient apparemment sujet et objet, en ce temps là on unissait, raison de plus, le sujet et l'objet, mais le sujet était rempli d'une profusion de choses, dont nous n'avons aucun soupçon et dont nous ne pourrions même plus du tout nous permettre d'en avoir aujourd'hui, qu'il apportait de la même façon dans la nature. L'homme voyait simplement beaucoup de choses dans la nature qu'il voyait en lui-même, comme nous voyons les mathématiques en nous, comme nous les voyons aussi dans la nature. Il n'y pensait pas autrement, mais il voyait beaucoup de choses dans la nature.

Ainsi voyait-il aussi l'élément moral dans la nature. L'élément moral, l'homme le voyait dans la nature au point qu'en quatre millénaires les lois de la nature avaient pris naissance dans sa connaissance, de la même façon que naissaient les lois morales en lui. L'être humain pouvait transposer dans la nature ce qu'il pensait dans ces temps-là sous les notions de Sel, Sulfure et Phosphore; l'homme en avait le droit, parce qu'à l'époque, il n'accomplissait absolument rien d'autre en son for intérieur, il pouvait transposer dans la nature ce qu'il vivait en tant qu'impulsions morales.

À présent, nous nous sommes à bon droit retirés — car cette évolution devait venir — nous nous sommes à bon droit détachés d'une telle conception du monde extérieur, par laquelle nous portons tout ce qui a été indiqué. Nous apportons seulement plus de mathématiques dans le monde extérieur et notre science devient pour cette raison un très bon fondement pour la pratique technique.

Mais en portant ainsi plus de mathématique dans le monde extérieur, nous ne sommes aucunement justifiés, sur le chemin de notre science à transposer l'élément moral dans l'objectivité, or nous devons nécessairement, justement parce que nous sommes vraiment scientifiques dans le sens qui est apparu dans ces derniers siècles, nous devons nécessairement tomber dans un agnosticisme moral, car il ne nous reste plus rien d'autre à voir dans les principes moraux que le sujet, dont nous ne pouvons plus affirmer qu'il vient de la nature d'une façon aussi objective que celle du déroulement d'un processus naturel.

Aussi avons-nous la contrainte de nous interroger : comment fondons-nous une science morale, et avec cela le fondement de toute science spirituelle, et aussi de toute science sociale, comment fondons-nous une science morale dans le moment où, d'une manière justifiée, nous

devons reconnaître le phénoménisme pour la nature extérieure? Cela, mes honorables amis ici présents, ce fut pour moi la grande question au moment où j'écrivis ma "*Philosophie de la Liberté*". Je me tenais sur le terrain — pleinement sur le terrain — de la science moderne, en effet sur le terrain du pur phénoménisme vis-à-vis de ce que j'avais à élucider du monde sensible extérieur par le processus de connaissance. Mais on doit se dire alors, si l'on veut en tirer toutes les conséquences jusqu'au bout et en toute honnêteté, on doit nécessairement se dire: si l'élément moral doit être fondé objectivement, on doit alors pouvoir placer à côté de cette connaissance, qui mène au phénoménisme et avec lui à l'agnosticisme, une autre connaissance - une connaissance qui désormais n'utilise plus la pensée, pour supputer des mondes hypothétiques derrière les phénomènes des sens - on doit donc fonder une connaissance qui puisse concevoir directement le spirituel, après que celui-ci n'est plus, selon l'ancien style, apporté, mis, placé, dans le monde, excepté bien sûr les mathématiques. C'est justement l'agnosticisme qui nous astreint d'un côté à le reconnaître pleinement dans son domaine, mais de l'autre, à relever précipitamment l'activité de notre esprit pour concevoir un monde spirituel, si nous ne voulons pas d'abord en rester simplement au plan subjectif, un monde spirituel, à partir duquel nous pouvons découvrir les principes moraux au moyen d'une observation spirituelle objective.

À coup sûr, mes honorables amis ici présents, on a désigné ma "*Philosophie de la Liberté* » comme un individualisme éthique, avec une certaine justification, mais on n'en a saisi ainsi qu'un côté. Il va de soi que nous devons en arriver à l'individualisme éthique, parce que ce qui est à présent examiné comme principe moral, doit l'être en toute liberté par chaque individualité humaine.

Mais tout comme au sein d'un processus spirituel intérieur nous élaborons les mathématiques en connaissance pure, et que cela se révèle pourtant fondé en toute objectivité, ce qu'est le contenu de l'impulsion morale peut être également saisi par la manière de voir spirituellement — non pas simplement dans la foi — mais il peut être saisi au moyen d'une vue intuitive purement spirituelle, et c'est la raison pour laquelle on se voit contraint, comme ce fut le cas pour moi, avec ma "*Philosophie de la Liberté*", de dire: on doit fonder une science morale sur des intuitions morales; et en ce temps-là je l'avais exprimé comme cela: nous parvenons seulement dans un style moderne à une réelle vue intuitive morale que si nous nous disons: de la même façon que nous "décortiquons" un à un les phénomènes naturels isolés de l'ensemble de la nature, nous devons, à partir d'un monde spirituel dont nous avons la vision directe, immédiate, nous devons aller chercher dans un tel monde spirituel suprasensible qui ne peut être examiné que par l'esprit, des principes moraux qui sont cependant conçus d'une manière parfaitement objective, pour la raison précisément qu'ils sont indépendants de nous.

Je parlai donc d'abord d'intuition morale. Mais avec cela, le processus de connaissance est orienté dans une certaine direction, le processus de connaissance est activé pour cela, justement parce qu'il veut en rester aux méthodes scientifiques authentiques et unilatérales, il est pour cela poussé à en venir à rassembler et mettre en activité les forces de l'âme au point que la contemplation d'un monde spirituel devienne possible.

Mais à présent la question surgit de savoir si ce qui est conçu comme impulsions morales est donc seulement ce qui est à observer dans le monde spirituel, ou bien ce qui mène à nos impulsions morales n'est-il éventuellement que l'un des domaines parmi beaucoup d'autres? C'est bien cela qui résulte de ce qu'on a vécu véritablement dans l'âme, ne serait-ce qu'une fois, et qui a été conçu en impulsions morales, si l'on poursuit seulement l'investigation de la manière correspondante.

Car ce que l'âme éprouve exactement alors, en ramassant ainsi ses forces pour appréhender purement et spirituellement l'élément moral — chose qui est devenue indispensable à l'époque moderne seulement et qui n'est devenue indispensable qu'à partir de l'avènement des sciences naturelles — précisément ce qui est vécu là, cela peut aussi à présent être vécu pour d'autres domaines spirituels ; on peut simplement affirmer que celui qui est parvenu un jour, à produire par l'observation de soi, cette expérience intérieure qui mène à l'intuition morale, peut effectivement désormais cultiver toujours plus cette faculté ; et l'apprentissage à cette expérience intérieure est représenté par ces exercices que vous trouvez décrits dans mon ouvrage "*Comment parvient-on à la connaissance des monde supérieurs?*", qui sont exposés de manière telle qu'on n'en reste pas au penser et qu'on ne forme pas d'hypothèses, mais que l'on observe ce penser dans son activité dynamique, qu'on l'éduque en direction de ce que j'exposerai dans la seconde partie de ma conférence - que l'on continue de former en direction de ce que l'on peut appeler une contemplation exacte du monde suprasensible, non pas cette mystique perdue des temps plus anciens, mais une observation exacte, une contemplation du monde suprasensible répondant aux normes scientifiques, ce que l'on peut encore appeler une clairvoyance exacte et, par ce moyen, on en vient progressivement à ces formes de connaissance, que j'ai caractérisées ici, récemment et auparavant aussi dans une conférence publique, on en vient à l'imagination, à l'inspiration et à l'intuition supérieure, qui illumine en premier lieu l'être humain en son for intérieur.

Car si vous vous interrogez [*Denn wenn er sich fragt...* forme ancienne du "er", à la 3<sup>ème</sup> personne = tu ou vous, en parlant à ses maîtres autrefois, et plus tard à ses serviteurs, *ndt*] sur la manière dont nous pouvons encore avoir une science morale objectivement fondée et, avec cela, une science sociale, quand nous nous positionnons correctement sur le terrain des sciences de la nature, eh bien j'ai voulu vous montrer, dans ces paroles d'introduction d'abord, comment, si l'on veut se placer simplement et honnêtement sur le terrain de la science actuelle, mais en dirigeant ses pas vers la vie, vers la vie qui doit simplement être présente pour l'être humain censé parvenir à une totalité intérieure, j'ai montré comment on est poussé à l'investigation spirituelle, qui se distingue à présent de l'investigation habituelle par le fait que cette recherche ordinaire se sert simplement des forces de l'âme qui existent déjà, pour ensuite s'étendre sur le vaste domaine de l'observation et de l'expérience, cependant la recherche anthroposophique se tourne d'abord vers l'être humain afin qu'il forge et éduque les forces supérieures de l'âme, qui ensuite, quand elles sont formées, mènent à une observation supérieure en fournissant le complément, ce complément qui se trouve dans le monde suprasensible, un complément à ce que nous trouvons par nos méthodes exactes des sciences de la nature dans le monde sensible. Cela, mes honorables amis, ici présents, la manière dont cette observation supérieure exacte est développée, comment on peut donc encore pénétrer du sensible dans le suprasensible, en dehors des domaines moraux, cela fera l'objet de mes explications après la pause.